

Pour un enseignement de l'oral du primaire au lycée ?

Élément des pratiques pédagogiques dès l'Antiquité, l'oral n'apparaît qu'au XX^e dans les programmes scolaires. « Objet verbal non identifié » (Halté, 2005), il est souvent rangé du côté des acquis spontanés et non des apprentissages organisés (écrits), ce qui tend à le dévaloriser ou minorer. Sur le plan didactique, l'oral ne peut que viser « *l'acquisition de compétences langagières (raconter à l'oral, lire à voix haute, argumenter, débattre, interagir...)* » (Plane, 2015).

Longtemps lié à l'écrit, parfois modalité d'évaluation, l'oral du DNB et le Grand Oral – et les préparations qui en découlent, parfois par des officines privées – posent l'urgence de penser une didactique de l'oral car, même en langues, où l'oral rime avec communication (les élèves sont encouragé·es à s'exprimer), celui-ci ne va pas de soi. Il doit être construit, structuré et son évaluation, pensée, ce qui n'est pas toujours le cas (cf. certaines grilles – officielles – utilisées). Surtout, il faut différencier joute verbale (concours d'éloquence, Grand Oral ?) et parole « politique », celle qui devrait être enseignée dans une perspective de formation de citoyen·nes responsables et critiques.

Or, l'oral est le grand absent du polyptyque blanquérien (lire, écrire, compter, respecter autrui). Dans certains programmes ou épreuves, il est demandé aux élèves d'argumenter, d'expliquer, de convaincre, alors que ces techniques ne sont pas enseignées ! Et les enseignant·es, non formé·es à celles-ci.

Avant de se poser la question de qui devrait le faire (disciplines, personnels...) et comment (classe, groupes, ateliers, examens...), il faut se demander de quel oral il s'agit. De genres oraux (conte, épopée, récit...) ? D'actes de parole (argumenter, décrire, raconter...) qui ont une "orientation" particulière selon les disciplines et les niveaux ? D'oral pragmatique (Maurer, 2001) où on analyse ce qui se joue dans les interactions verbales (notamment « la face ») ? Faut-il donner ou pas la primauté à l'oral qui, par ailleurs, engage aussi le corps (cf. prise de parole : respiration, posture, regard, gestuelle...) et le "rapport à soi" (timidité, mal-être, jeunes en construction...) ?

Pour un enseignement sérieux de l'oral, l'espace et le temps comptent aussi. Or, dans la situation actuelle (et à venir), ces conditions (à penser en amont) sont-elles réunies (cf. la « priorité à l'oral » assignée aux enseignant·es de langues qui relève d'un vœu pieux, au vu du ratio effectifs / horaires) ?

L'oral revêt des enjeux de taille : la non-maîtrise du langage peut être source d'échec scolaire, de jugements sociaux sur les productions orales (glottophobie), ou de frein à la cohésion sociale.

Bref, faut-il passer de « prendre la parole » à « apprendre la parole » ?